

**...Lexique des termes musicaux...**

**Colorature** : Manière de chanter hautement virtuose faisant appel aux gammes, trilles et autres vocalises. Rossini et Donzetti en ont fait un large usage dans leurs opéras.

**Come** : Signifie « comme » en italien.

Come prima : Signifie « comme avant ».

**Comédie-ballet** : Pièce dans laquelle se combine le théâtre, la musique et la danse. L'exemple le plus célèbre en est *Le bourgeois gentilhomme*

**Comma** : Désigne le plus petit intervalle perceptible. En fait la mesure du comma diffère selon les théoriciens.

**Comodo** : Qualifie le tempo et signifie à l'aise.

**Con** : Ce mot, signifiant « avec » en italien, accompagne des adjectifs indiquant une façon de jouer. *Con affeto* : tendrement ; **con anima** : avec passion.

**Concertina** : Accordéon de forme hexagonale construit en Angleterre au XIVème siècle. Il en existe quatre tailles : le soprano, le ténor, la basse et la contrebasse.

**Concertino** : 1) Petit concerto. 2) Les instruments solistes dans un concerto grosso.

**Concert master** : Le premier violon des orchestres anglais, qui est souvent l'assistant du chef d'orchestre.

**Concerto** : Du latin *concertare* : rivaliser. Œuvre écrite pour un orchestre et un instrument soliste dont l'intérêt réside précisément dans le contraste entre les deux masses sonores. Cette forme commença à être employée au XVIIIème siècle avec les instruments de l'époque (concertos de Telemann pour flûte à bec et de Bach pour clavecin), mais les grands maîtres en sont Mozart et Haydn.

**Concerto grosso** : Concerto dans lequel l'opposition se fait entre un orchestre et un ensemble d'instruments solistes. Cette forme très pratiquée dans la musique baroque de Corelli, Vivaldi et surtout Bach.

**Concitato** : Mot italien qui signifie « agité ». Désigne en musique une composition hautement dramatique.

**Concrète** : La musique concrète est une nouvelle méthode de composition dans laquelle le compositeur utilise et transforme des sons déjà existants et qui ne sont pas produits par des instruments de musique. Pierre Schaeffer et Pierre Henry en sont les deux pionniers.

**Conduit** : Chant liturgique du Moyen-Âge destiné à accompagner les processions. Il est écrit à une ou plusieurs voix sur un sujet édifiant.

**...Ephéméride du bicentenaire...**

- 1<sup>er</sup> novembre 1809 : Hofer perd le contrôle de Berg Isel et de Innsbruck
- 11 novembre 1809 : Le Tyrol se soulève à nouveau.
- 15 novembre 1809 : Installation de Napoléon 1<sup>er</sup> aux Tuileries.
- 16 novembre 1809 : Le Cardinal Fesch est nommé à la tête d'un comité des évêques chargé d'examiner le conflit en l'Empereur et le Pape.
- 18 novembre 1809 : Victoire de Soult et de Mortier à Ocana.
- 19 novembre 1809 : Fouché, Régnier, Champagny, Gaudin, Clarke et Maret sont nommés duc d'Empire.
- 28 novembre 1809 : Victoire de François-Etienne Kellermann (le fils du maréchal) à Alba de Tormes.
- 29 novembre 1809 – Metternich propose au chargé d'affaires français à Vienne de faire épouser Marie-Louise d'Autriche à Napoléon 1<sup>er</sup>.
- 30 novembre 1809 : L'impératrice apprend de Napoléon qu'ils doivent divorcer.
- 2 décembre 1809 : Occupation de Madrid par les Français.
- 12 décembre 1809 : Capitulation de Gérone.
- 15 décembre 1809 : Napoléon et Joséphine déclarent renoncer à leur mariage, devant la famille impériale.
- 16 décembre 1809 : Le mariage contracté entre l'empereur et l'impératrice est dissout.
- 21 décembre 1809 : Nomination de 37 chambellans.
- 24 décembre 1809 : Début des négociations avec les Etats allemands.
- 25 décembre 1809 : Marmont devient gouverneur de l'Illyrie.
- 29 décembre 1809 – Les provinces illyriennes (Dalmatie) sont annexées à l'Empire français.

**.....Carte postale ancienne.....**



Rédacteur en chef Campagne  
Comité de rédaction, Comité de relecture, Recherches historiques, Photothèque, Mise en page, Responsable de publication : Campagne  
Edition sur les presses de la WEYER Ltd & C° Cernay

*La Gazette N°67*

*Le magazine bimestriel de*

*La Batterie des Grognards de Haute-Alsace*

*Batterie du 1<sup>er</sup> Régiment des Grenadiers à pied de la Garde Impériale*

*et cantinière de l'Empire (1810)*

<http://www.bgha.org> [info@bgha.org](mailto:info@bgha.org)

**METEO**

Durant novembre et décembre il a fait parfois froid, parfois doux. Quelques pluies furent à craindre mais aussi de la neige tant sur les hauteurs, qu'en plaine a fait son apparition. Une vague de froid intense a été à redouter suite à un vent d'Est persistant venant du Pôle-Nord. Bonnets, chapskas et passe-montagnes furent de rigueur.



**HOROSCOPE**

**Scorpion** : Né entre le 10 et le 12 vous fêterez très probablement Noël le 25 décembre et le Nouvel-An, le 1<sup>er</sup> janvier qui suivra  
**Sagittaire** : Ne courez donc pas partout à la fois ! Du calme et pas de précipitation. Rien ne sert de sagittaire comme ça, tout vient à point à qui sait attendre

**.....Le mot du secrétaire.....**

Bien chers tous,  
C'est notre 66<sup>ème</sup> journal et le 8<sup>ème</sup> de cette nouvelle mouture. Une année va s'achever et 2009 ira définitivement aux oubliettes de l'Histoire et beaucoup plus tard, de nos mémoires. Novembre et décembre sont les portes encore fermées de la saison froide alors mettons une bûche dans la cheminée et asseyons-nous un instant au regard des flammes qui lèchent les parois de l'âtre ou la vitre du poêle. Prenons un temps de pause avant les périodes de fêtes de fin d'année qu'il faut remettre dans leur contexte originel et moins superficiel. Noël n'est pas un temps de gaspillage mais un temps de partage.  
Et moi, Campagne, je suis toujours heureux de vous offrir ce petit bout de papier, de vous l'offrir en essayant, autant que faire se peut, de vous faire sentir et ressentir l'émotion et le plaisir que j'ai toujours à écrire pour nous autres, les grognards de la BGHA depuis presque déjà dix ans.  
2009 se termine et 2010 entre dans les spasmes de son accouchement annoncé. Les premières contractions se

font de plus en plus insistantes et l'on prépare son avènement par la mise en place timide d'un calendrier de l'Avent, puis d'un arbre de Noël, le 6 décembre normalement, et deux réveillons dont le dernier constitue la délivrance d'où l'explosion de joie qui parcourt le monde, au fur et à mesure que le trente et un décembre minuit cède le pas au premier janvier zéro heure. Et qu'importe alors qu'en Chine, on soit en l'an sept mille, au Moyen Orient en l'an sept cents et des poussières, etc. tout n'est qu'une question de référence. C'est un des trop rares moments où la Terre entière semble communier.  
Et bien nous, par ce petit journal, nous communions tous les deux mois très irrégulièrement ces derniers temps. Je l'avoue. Les grognards en sont seulement en l'An dix-neuf de l'ère grognardesque alsacienne. C'est bien peu lorsque l'on considère l'âge de son président.  
C'est lors de banals travaux d'assainissement du célèbre canal usinier à Cernay que l'on a trouvé du côté de la rue des Fabriques ce que les plus éminents archéologues nommeront

l'« Homme de WEYER » ou en latin « gerardus weyeris tambouris cernaypithèque ». « Tambouris » car les fouilles engendrées permirent la mise à jour de ce qui sera identifié comme un des premiers tambours en pierre taillée. Ainsi, notre président, c'est à la pharmacie du coin qu'il dépose sa lettre au Père-Noël. Il y souhaite soit un dentier, soit un déambulateur, des semelles orthopédiques, des trucs pour la mémoire, de nouvelles lunettes, du somnifère et/ou du Viagra. Mais ça c'est juste pour ne pas tomber du lit. Ça permet de faire béquille. C'est un des petits côtés pratiques de ces petites pilules capables de transformer un ver-luisant en néon. Espérons qu'il aura été exaucé et comblé !  
J'espère moi, en tous cas, que toutes et tous, vous avez trouvé ce que vous désiriez sous le sapin, ne serait-ce que le bonheur d'admirer le regard émerveillé des enfants qui bien sûr sont comblés de cadeaux.  
Campagne

.....Portrait.....

**Le général Joseph BARBANEGRE (1772-1830)**

Joseph Barbanègre est né le 22 août 1772 à Pontacq dans le Béarn. Il eut deux frères cadets : Jean et Jacques qui servirent comme lui un temps dans la garde des Consuls.

Jean né le 14 mars 1775 s'engagea au 22<sup>e</sup> régiment de chasseurs à cheval en mars 1793 et devint sous-lieutenant en octobre. Lieutenant aux Guides le 9 mai 1797, capitaine le 12 octobre 1798, il fit partie de l'expédition d'Égypte. Il intégra ensuite les grenadiers à cheval de la Garde des Consuls. Colonel au 9<sup>e</sup> hussard en 1805, il tombe mort, frappé d'un bisciaën, le 14 octobre 1806, sur le champ de bataille d'Iéna.

Jacques, né le 29 janvier 1777, s'engage comme son frère au 22<sup>e</sup> chasseur à cheval en 1793 puis rejoint l'infanterie au 26<sup>e</sup> léger. Appelé par ses frères, il quitta l'infanterie et entra comme chasseur à cheval dans la Garde des Consuls. Nommé sous-lieutenant le 13 octobre 1802, lieutenant en second le 23 septembre 1804, il fut blessé à Austerlitz et nommé lieutenant en premier le 18 décembre 1805. Capitaine de Vieille Garde avec rang de chef d'escadron en février 1813, il fut mis en non-activité le 1er octobre 1815. Il mourut le 3 août 1844.

Enfin Joseph, il fut d'abord marin au 5<sup>e</sup> bataillon des volontaires des Basses-Pyrénées en 1794. Blessé, il est réformé puis remis en activité au sein du 1er bataillon auxiliaire de la Gironde. Affecté avec le grade de capitaine à l'armée du Rhin au début de l'année 1800, il passe dans l'infanterie de la garde consulaire avec le grade de chef de bataillon puis aux chasseurs à pied de la Garde.



Intégré à la division Friant du 3<sup>e</sup> Corps, il est nommé colonel du 48<sup>e</sup> de ligne le 9 août 1805. Il participe à la bataille d'Austerlitz, au cours de laquelle son régiment défend le château de Sokolnitz face au général Langeron. Un témoin anonyme citera : « *On comprendra aisément qu'en débouchant sur le terrain après une aussi pénible marche, le général Friant n'avait à sa suite que des têtes de colonnes composées des meilleurs marcheurs ; et l'on remarquera qu'avec d'aussi faibles moyens, et sans attendre le gros de sa division, il attaqua l'ennemi qui, d'abord, le contraignit à reculer jusqu'à ce qu'enfin, sa division étant réunie, il portât les plus rudes coups à l'adversaire, particulièrement à Sokolnitz où le 48<sup>e</sup> de ligne fit des prodiges* ». Le général Friant rendit un hommage mérité à Barbanègre. Sa conduite lui vaut d'être fait Commandeur de la Légion d'honneur le 25 décembre 1805.

Bien évidemment, le colonel Barbanègre participe ensuite à la bataille d'Auerstaedt, au combat de Nasielsk, puis à la terrible bataille d'Eylau avec la division Friant. Nommé général de brigade le 21 mars 1809, il est affecté à la division Morand pour peu de temps,

puisqu'on le retrouve encore sous Friant, à la tête du 48<sup>e</sup> et du 11<sup>e</sup> de ligne, à la bataille d'Eckmühl, à Ratisbonne et à Wagram. Le général Barbanègre est créé baron de l'Empire le 20 août 1809.

Intégré au 1<sup>er</sup> corps de la Grande Armée (Davout) qui traverse le Niémen, il reçoit le commandement de la place de Smolensk le 2 septembre 1812. Le général Barbanègre s'illustre particulièrement au combat de Krasnoë au cours duquel il est blessé deux fois. En janvier 1813, il reçoit le commandement de la place de Stettin mais est fait prisonnier lors de la chute de la place le 5 décembre 1813. Il ne rentre de captivité que le 13 juillet 1814. Il est fait chevalier de Saint-Louis et mis en non-activité peu après.

Le général baron Barbanègre sera adjoint à l'Inspecteur général d'infanterie durant les Cent-Jours, il reçoit le commandement de la ville d'Orléans le 25 mars 1815 puis de la place d'Huningue le 3 mai. C'est là qu'il se couvre de gloire du 28 juillet au 26 août 1815, en résistant, avec seulement 295 hommes, à l'armée de l'archiduc Jean qui en comptait 30 000. Refusant d'abord de reconnaître l'armistice, il ne capitule, avec les honneurs de la guerre, qu'à la condition que la garnison puisse rejoindre l'armée de la Loire. Un tableau de Detaille illustre ce fait d'armes : les assiégés français sortant fièrement sous les regards stupéfaits des Autrichiens. On peut penser que les exemples heureux de Davout à Hambourg, et de lui-même, plus malheureux, à Stettin ont dicté la conduite valeureuse de Barbanègre à Huningue.

Il meurt à Paris en 1830 et est enterré au Père-Lachaise dans le quartier réservé aux Maréchaux et Généraux d'Empire.

(Source : Archives nationales – Service Historique de l'Armée de Terre)

Campagne

.....Rubrique technique.....

**L'histoire d'un sabre**

Depuis longtemps, l'idée me trottait d'avoir en tête de notre petite troupe un porte-drapeau digne de ce nom. A ce jour, il porte de magnifiques épaulettes d'officier, un cordon de bonnet tout de fil d'or, etc. Mais il lui manquait presque l'essentiel. C'est-à-dire un attribut propre à sa fonction d'officier, qui plus est, de la prestigieuse Garde Impériale : un sabre.

Bien sûr, il existe de très nombreux sabres différents, mais celui qui fut forgé pour la vieille Garde est tout à fait particulier : la lame est gravée sur presque toute sa longueur aux armes de la Garde Impériale portant mention GRENADIER A PIED. Les gravures, entre autres, sont dorées à l'or fin. Cette lame est par ailleurs bleuie. La garde de ce sabre est en basane noire. C'est un cuir de mouton. Pour l'anecdote, si une « peau de basane » est de mouton, une « peau de chagrin » désigne une peau de chèvre. Tout cela pour dire qu'il s'agit d'un objet rare et précieux.

Premier obstacle : qui fabrique ce genre d'instrument aujourd'hui ? Il m'en a fallu des heures de recherche sur le net, pour finalement trouver un artisan en République Tchèque qui fabriquait de temps à autre, et à la demande, des copies tout à fait honorables de l'objet convoité. C'est donc via les services d'un importateur, fournisseur d'équipements de toutes sortes et de toutes époques que je pouvais faire, dans un avenir plus ou moins proche, affaire. J'étais déjà content d'entrevoir une finalité et surtout une possibilité d'enfin habiller notre déjà superbe porte-drapeau.

Deuxième obstacle : le prix. Un outil de cette facture, fabriqué qui plus est, à la demande, est forcément rare et convoité donc cher, très cher, très, très cher. Il fallait réunir un petit pactole d'euros sonnants et

trébuchants dans mon nourrain avant

de passer à la suite des opérations. Alors comment fait-on ? Moi qui ai horreur de manipuler de l'argent et surtout d'en demander fusse pour une cause que j'estimai bonne, je me mis en demeure de passer outre et de quémander à tous mes proches, mes amis, mes potes et mes collègues de travail, de vive voix ou par courriel. Une souscription libre, sous forme d'un don en numéraire qui ne donnait droit à rien si ce n'est faire plaisir à un groupe que je sais très apprécié. Je me donnais une petite année pour arriver à mes fins. Tout cela, conformément à la législation en vigueur puisque nous sommes sous le coup de la loi locale de 1908. Alors, prenant mon bâton de pèlerin, j'ai commencé à toquer autour de moi et notamment chez mes garçons, auprès de maman, de ma sœur. Tout de suite, ce fut l'enthousiasme et les sous commencèrent à tomber dans la boîte à biscuits que j'avais prévue à cet effet. Mais il y avait une somme importante à réunir. A coup de courriel, les courriers venaient grossir la somme qui dormait dans la boîte et notamment une vingtaine d'euros arrivait même de l'Ambassade de France à Vienne (AU) et dix autres de Colombo au Sri Lanka. Comme il y avait des sous en jeu, j'avais quand même mis dans la confiance notre vice-président en lui demandant de garder le secret. Régulièrement, je le tenais informé de l'évolution de ce projet. Cinq cartons de crémant des grognards furent même vendus avec un petit profit, en informant les acheteurs évidemment de la finalité de la vente. Ces cartons rapportèrent un petit complément qui alla rejoindre la petite boîte de biscuits. Il était même prévu de clore la collecte par la tenue d'un stand lors de notre prochain marché aux puces d'avril, ici à Matzenheim.

Début décembre, je démarchais mon propre médecin de famille.

Pianotant sur le net avec lui, je me rendais compte en visitant le site que notre sabre n'était plus proposé à la vente. Je commençais à blémir d'autant plus que déjà, beaucoup de personnes m'avaient fait confiance et que la cagnotte se montait à 800 euros. J'ai donc dû trépigner tout un week-end et attendre le lundi pour appeler le fournisseur au téléphone. Au bout d'une heure et demie de palabres, il m'indiqua qu'il allait à Prague, y rencontrerait l'homme de l'art et discuterait avec lui. En fait, la facture des derniers sabres n'avait pas été conforme et cet objet n'avait, du coup, plus été proposé à la vente. C'était une question d'image pour le fournisseur. Ce que je comprenais. Projet en panne ! Je devais attendre mais continuais à collecter cependant. La somme devenait conséquente La cagnotte des grognards prenait de l'embonpoint. Au bout de quinze jours, un mail salvateur arrivait m'indiquant qu'un sabre était disponible. Photos à l'appui, il était encore plus beau que tous les autres et par comparaison avec des vues d'un sabre authentique. Cette copie tenait parfaitement son rang. Notre fournisseur me fit un petit geste commercial proposant ce sabre au même prix que celui proposé précédemment et avec des frais d'envoi bien en deçà de ce qui aurait dû normalement être.

Entre-temps la somme se trouvait presque réunie à quelques dizaines d'euros près que j'avais sans hésitation. Le 2 janvier, le facteur m'apportait cette pièce magnifique que Christian portera fièrement au côté, à la tête de nos prochains défilés. Quant à moi, j'en informais notre vice-président et préparais d'ores et déjà une pièce comptable pour le trésorier portant mention de tous les donateurs généreux qui voulurent bien simplement nous faire plaisir.

Campagne

.....Rubrique historique .....

**Le dernier tambour (suite)**

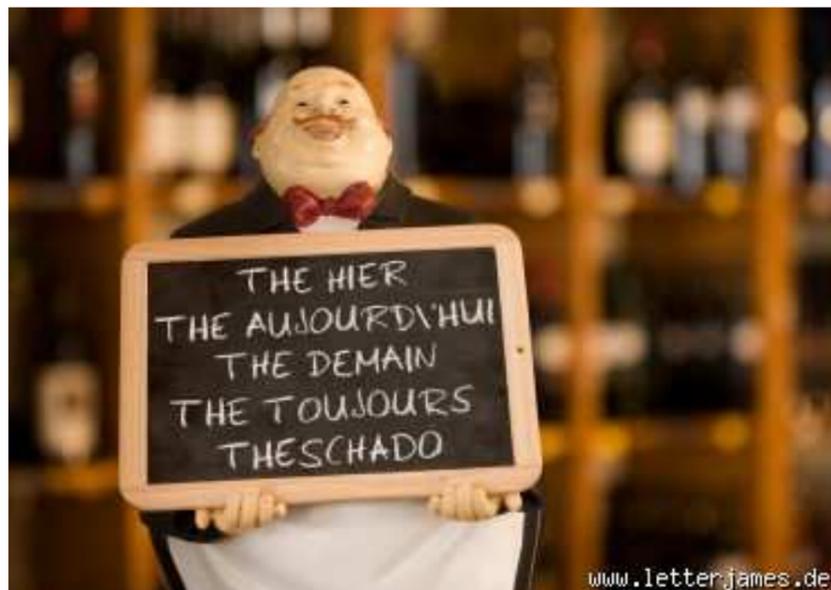
...veut le règlement, huit grenadiers de la Garde aux chimériques figures, les uns coiffés de bonnet crasseux, enfumés par les combats et les bivouacs, les autres couronnés de coffres de poil, avec des barbes de six mois, toutes vieilles, et le corps zébré de solennelles hachures. Ran ! Ran ! pan ! rran... rran pan ! pan ! s'exaspérait le dur tambour. Suivaient soixante voltigeurs, aussi vieux que les grenadiers, un tiers en guêtres noires, et deux tiers chaussés de bandes de cuir. « Au pas ! Gare à l'Empereur ! » cria Champeaux. - Ran ! Plan ! plan !... Rataplan, plan ! - Venaient ensuite, nu-crânes, deux soldats du génie, pontonniers lugubres sans sabres ni gibernes, affreusement couturés par les Cosaques, mais armés de pioches - Rrra... rra... rra - pataplan ! paum ! paum ! clamait la caisse. Apparaissait ensuite une cavalerie informe, sans chevaux, clopin-clopante, mais si fière qu'elle eut sur l'instant rebroussé retraite et reconquis les Russies, huit cuirassiers sans cuirasses levant sur Napoléon leurs frimousses massives, les manchons poilus de leurs casques serrés autour de leurs cous, la plupart vêtus de pelisses russes gagnées à coups de poings. L'un d'eux, énorme, n'avait plus de pantalon et s'était lié autour des cuisses deux chabraques bleues; il marchait les jarrets nus... A côté de lui trébuchait un grenadier démonté au bonnet écumé par les bisciaïens, sans poil, sans plaque ni cordons, ni plumet. Hardi ! Voguent les baguettes, et roule, tambour, pour les vieux pandours ! Ran... ran... ran ! Pataplan !

S'approchaient pour finir, en quatre lignes serrées, les artilleurs au nombre de quinze... Vive nos canons du Piémont ! A qui les tresses de cordes blanches et les

raquettes manquaient ! Puis, douze dragons vêtus d'habits sanglants jadis verts, casqués de peaux de tigre, et vingt housards de l'élite, en culottes pendantes, embrenées de poudre et boutonnées de coups de lances, dont les dolmans argentins s'éployaient en vagues filoches... Rataplan ! Sonne fort, sonne encore, tambour du Thabor, à la mort ! Pataplan ! rataplan ! Plaum ... Plaum- « N'ayez pas l'air d'andouilles, dit Champeaux, voici l'Empereur ! » En effet, debout sur sa bête blanche, insensible et fatal comme l'avenir, Napoléon les attendait ... Ce ramas de héros, un des seuls qui restât de l'épopée, défila devant lui, les yeux tournés vers sa face. Le tambour continua de frapper sa caisse dans la plaine, suivi de ce bataillon lamentable, et comme endeuillés d'un crêpe mortel, se répercutant par échos sourds entre les rigides murs de l'âme impériale, ces roulements déjà lointains, de plus en plus vagues et mourants, semblèrent à l'Empereur les coups de bronze, d'une fin prédite, l'alarme suprême, le glas irrémédiable de ses puissantes armées.



Campagne



.....Echo de Campagne.....

**Buhl, la Vieille Garde à la fête de Saint-Nicolas**

Pour la fête de Saint-Nicolas, la bonne ville de Buhl près de Guebwiller avait sollicité la BGHA pour participer et ouvrir le traditionnel défilé aux flambeaux. Alors nous nous sommes donnés rendez-vous, conformément aux instructions reçues, dans le local de la salle des fêtes jouxtant la place où se tenaient quelques maisonnettes typiques des marchés de Noël de l'Est. Comme souvent, notre grenadier arriva en précurseur. Après avoir pris contact avec l'organisateur, ce dernier lui indiqua et lui ouvrit la salle où se tiendraient nos quartiers. Une petite inspection et deux ou trois tables de plus. Notre grognard prit possession des lieux et commença à se changer en attendant le reste de la troupe qui ne saurait tarder. Les uns après les autres, les grognards arrivèrent et l'ambiance se fit de plus en plus festive au fur et à mesure de la montée des décibels et de l'humour de corps de garde, parfois bien gras, propre à la troupe et auquel les grognards ne font pas défaut. Son altesse Gérard, le tambour-major, notre schtroumpf trompette auquel manquent heureusement les célèbres « Pouët » de la bande dessinée, notre vice-président, Jean-François. Ancien militaire, c'était le général BOL. Le monolithe du groupe, Jean-Maurice le marmoréen. Lorsque je l'ai vu arrivé, j'aurai pu l'accueillir avec cette voix tremblotante, à l'instar d'un certain MALRAUX, par ces mots : « Comme WEYER entra aux Invalides, avec son cortège d'exaltation dans le soleil d'Afrique, entre ici, Jean-Maurice avec ton paisible cortège... et change toi en beau grenadier ! »

Donc tout le monde était là et nous primes le temps de nous changer. Nous en avons et nous avons de la place. Un peu plus tard, à l'abri des regards afin de ménager un certain effet de surprise, nous avons pris place au dehors par cette froide nuit de

décembre. Au signal, les premiers roulements de tambour firent se tourner vers nous des centaines de regards tout aussi surpris que nous nous le fîmes, de se découvrir mutuellement. Nous primes donc de l'autre côté du bâtiment qui nous servait de quartier, là où se tenait la foule qui nous attendait. L'air était embaumé des premières odeurs de vin chaud, signe indéniable que les fêtes de fin d'année venaient de s'ouvrir. Le Saint-Nicolas et le père Fouettard se tenaient au milieu des enfants qui préféraient sûrement le premier plutôt que le second. Les flambeaux s'allumèrent les uns les autres par sympathie. Puis, notre défilé se mit en route aux accents des tambours de la Vieille Garde. Sous la voûte céleste, toute diamantée d'étoiles scintillantes, serpentait notre petite troupe éclairée des lampions des minauds et de l'éclat de leurs yeux. La nuit nous prêtait alors un morceau de son manteau d'organsin. Les tambours roulaient et les enfants suivaient jusqu'à une petite place où nous fîmes un mini-concert fort apprécié malgré le froid et l'heure tardive. Un peu à l'écart, notre porte-drapeau et notre grenadier se faisaient tirer le portrait par nombre de badauds. Au fur et à mesure que les petites boîtes volaient leur visage cela flattait certainement l'ego de nos deux Narcisse.



Puis le défilé processionnaire a repris son train de sénateur pour rejoindre son point de départ par un détour au travers des rues de la ville. A notre passage, des volets fermés s'ouvraient,

d'autres photos se prenaient. Puis un dernier virage et tout ce petit monde avec ses lampions se rejoignit à l'endroit d'où nous étions partis. Nous avons alors donné sur cette petite place, un petit concert plus étoffé cette fois pour une foule beaucoup plus nombreuse et attentive sous le froid de décembre qui commençait à se faire plus mordant, plus incisif.



Enfin, pour clore cette manifestation, après les airs de tambour, les verres de vin chaud vinrent abreuver les musiciens et leurs deux divas moustachus. Les fêtes de fin d'année venaient de s'ouvrir. D'autres photos, d'autres bons mots et l'heure de se replier vers nos quartiers se fit s'entendre. Là, nous laissâmes nos uniformes, nos bonnets et nos instruments, et revêtîmes nos effets civils pour ensuite, ensemble, partager quelque bonnes knacks alsaciennes, moutarde ou ketchup, un morceau de pain et un bon verre de ce vin rouge offert par l'organisateur. « Le tout de mon cru ! » qu'il vantait en offrant ses bouteilles. Nos agapes terminées nous laissâmes là, la moutarde et le ketchup (de vin, il n'y en avait plus), la fête et les rêves des enfants de Buhl qui goûtèrent outre le traditionnel « manele » tout en brioche, les échos de nos tambours et la prestance de notre petite troupe. Ce soir là, la lune, céleste fanal, brilla un peu plus qu'à son habitude.

Campagne

## .....Rubrique historique.....

### Le dernier tambour

C'est une histoire que j'ai trouvée sur le net. Malheureusement son auteur n'y laisse aucune référence. Roman ? Fait authentique ? Je n'en sais rien mais je l'ai trouvée touchante et je vous la livre telle quelle. Nous sommes en Russie pendant la terrible retraite de 1812/1813.

Après le passage de la Bérézina par le Maréchal Victor qui, le soir du 28, avait broyé tant de monde en assaillant les ponts, les débris de l'armée française ayant dispersé deux fois les bandes russes, prenaient un peu de repos dans les environs de Smorgoni. Deux officiers passaient à cheval sur une route, enveloppés de manteaux et la tête basse :

- Vous dites, colonel, qu'il y a beaucoup de Français en arrière, malgré cette boucherie des ponts à la Bérézina ?

- Des milliers ! Les traînards de tous les corps. Ils sont couchés dans la neige, sans armes.

- Vous auriez dû les rallier.

- On ne met pas dix mille hommes dans ses fontes.

- Soit... mais vous auriez dû leur donner l'alarme.

- L'alarme à des morts !

Il y eut un silence.

- Vous savez qu'il passe demain la revue du Troisième. Ney m'a chargé de vous prévenir. Vous défilerez en tête.

-Le colonel se mit à rire formidablement :

- Une revue ! ... Au troisième Corps ! ...

Il se retourna vers le général impassible, et sa gaieté tomba, comme une masse :

- Vous blaguez ?

- Monsieur Champeaux !

- Sabre dieux ! Cria le colonel, il n'y a qu'un Empereur qui puisse passer la revue de ces hommes-

là !

Il leva le bras vers le ciel.



- Une revue ! Continua-t-il, mais ce sera une revue d'escouade ! Le 3e corps, au début de la campagne, comptait 35.000 hommes d'infanterie et 2.400 de cavalerie; au départ de Moscou, 10.000.. Savez-vous combien il en reste ?

Il n'attendit pas la réponse :

- Il en reste 130. Les chevaux, je n'en parle pas, ils sont digérés ! Moi, colonel Champeaux, savez-vous combien j'ai d'hommes ?

- Dites.

- J'en ai 7, débris d'un beau régiment de grenadiers.

Le général, frissonnant, fit bouger sa bête.

- Combien de blessés ?

- Six.

- Officiers ?

- Un, et c'est le valide : moi.

Le colonel éclata de rire. Il la trouvait « bonne » !

C'est bien, fit le général. Nous sommes le 4. Demain, à neuf heures, il faut tout de même que le 3e corps soit réuni. Trouvez-moi cet effectif.

Le colonel interrompit violemment :

- Dans ce désert ! Chercher un corps d'armée !

- Bah, dit le général, c'est l'Empereur qui le veut. Entendez-vous, Champeaux, l'Empereur...

Et il s'enfonça dans la nuit.

Champeaux, droit dans la neige, réfléchit une minute...

Au milieu d'un cercle de voitures et

de chevaux attachés, l'armée française campait, c'est-à-dire qu'en désordre, au hasard du vagabondage des traînards et du glissement des blessés, des bandes s'étaient unies autour d'un millier de feux qu'elles alimentaient de planches pourries, de dessus de caissons, de panneaux et de roues brisées. C'était partout une mer sans grèves de fantômes, de baraques, où passait par instants le souffle lourd, immense, indéfini de l'orage, et parfois l'éclat terrible d'un caisson de bombes qui sautait ! Champeaux traversa les groupes, irrésolu et brutal, engueulé par les hommes dont il dérangeait la tristesse.

- Une revue. Une revue de l'Empereur ! Demain !... Ces charognes n'ont plus d'uniformes ! Ils sont habillés de coups de sabre, de chabraques, de couvertures de chevaux. Allez donc retrouver des bataillons là-dedans !

Il saisit au hasard une épaule :

- Quel régiment ?

L'homme, étendu, dormait. Il ouvrit un oeil... Puis lourdement le referma. Champeaux tira son sabre, et entrant dans les flammes qui assoiffées léchèrent ses grosses bottes, se retourna vers les hommes dont les mains noires, tendues vers les charbons, se dégelèrent en s'égouttant. Ils ne le regardèrent seulement pas.. : mais Champeaux s'étant mis à rugir l'ordre de l'Empereur, aussitôt ce nom prononcé, quelques têtes se levèrent - les plus vieilles - et douze cavaliers du 3e corps vinrent se ranger derrière le colonel.

- Avez-vous vos chevaux ?

Les vieux soldats se mirent à rire, comme des petites filles, doucement.

- Eh bien ! On s'en passera, dit le colonel. Marche !

Il continua son chemin. Lui et ses hommes entraient, hardis, dans les foyers. Champeaux lançait l'ordre impérial qui au fur et à mesure des difficultés devenait, aggravé par ses hurlements, une sorte de

proclamation aux troupes. La mémoire de Napoléon fit sortir des flammes une trentaine de soldats, dont huit grenadiers.

- Entrez dans le rang, dit le colonel. En chemin, il butait sur des hommes couchés. Alors, d'un geste, il arrêta son peloton, et, tous vautrés, ils décollaient de terre des soldats, comme on arrache des bouts de poutre figés dans la glace. Ils les plantaient droit sur pattes, et Champeaux enflé d'une congestion braillait sa romance. Brutes ! C'est pour l'Empereur !

Ce mot les dressait comme si Murat lui-même leur eût poigné le cou, et ils partaient en riant ! Au bout de quatre heures, l'effectif du 3e corps monta jusqu'à soixante.

Vers minuit, le recrutement devint sérieusement difficile. Un froid noir à geler le Vésuve, à geler l'une sur l'autre les quatre idées d'une cervelle de fiévreux, couchait les hommes à tas sur les bivouacs, au milieu des tisons ardents, roulés, massés, boulés, têtes sur fesses. Pour les remettre debout, Champeaux transfiguré promit des croix ! Vingt-neuf se levèrent; ils étaient jeunes, de la dernière conscription.

- Vive l'Autre ! Cria Champeaux. En avant !

Mais son cheval ne bougea, pas... Apocalyptique, frémissant, fumant, le cou tendu, il reniflait sur un dormeur, et mâchait ses buffleteries.

- Qui va là ?... grogna Champeaux, si courbé qu'il semblait pendu à sa selle.

- Personne ne va, dit un grenadier de la suite, c'est un squelette, d'ailleurs.

L'homme, couché, ne remuait plus. Le colonel tira son sabre.. Alors une tête énergique s'éboula d'un flot de neige, et deux yeux clairs s'étant promenés sur la pelisse de Champeaux :

- Qu'est-ce qu'il me veut, le supérieur ?

- Lève-toi.

L'homme se mit en colère, il crut qu'on s'amusa :

- Toi, prends garde.. un pas de plus et je t'embroche la gargoine, tout colonel que t'es.

Ayant parlé presque d'un seul coup, l'artilleur souffla comme une bête, et en

retombant découvrit son corps dont une cuisse était coupée à ras de ventre.

Champeaux fit encore deux bivouacs, et à trois heures, la troupe ayant compté cent vingt-cinq hommes, il désespéra de retrouver les cinq autres.

- Rentrons.

Ils repartirent, mais en chemin, le colonel trouva entre les brancards d'une voiture un voltigeur qui battait ses semelles et grattait la glace d'une patte de cheval.

- Suis-nous ! Lui cria la troupe.

- Je ne me dérange pas quand je dîne, répondit ce spectre.

Champeaux leva sur lui un de ses pistons et le soldat fit un écart.

- Laisse-moi prendre mon tambour, au moins !

Le colonel, frappé au cœur d'une idée, s'empara de l'homme :

- Tu es tambour ?

- Oui.

C'était un petit soldat sans barbe, tout fluet, aux cheveux enfantins.

- Et tu as gardé ta caisse ?

- La voilà ! Fit le conscrit Quien. Pisque j'suis tambour, j'ai mon tambour. Si je n'avais plus de tambour...

Champeaux l'empoigna, le mit en selle, l'embrassa sur les deux joues comme une femme. Seul au milieu d'une armée en détresse qui abandonnait ses armes, cet enfant qui sauvait sa caisse lui parut prodigieux.

- En route !

Ils entrèrent dans, la plaine et s'installèrent à l'abri, sous les voitures.

Champeaux veilla jusqu'au matin.

Vers huit heures, Napoléon parut. Il venait d'inspecter certains corps, et de dicter ce 29e Bulletin qui stupéfia la France. Ney était à coté de lui. Ledru des Essarts vint trouver Champeaux.

- Allez, dit-il.

L'Empereur était sur un tertre. Le 3e corps debout, rangé, en files de quatre, était posté à cent mètres.

Champeaux à cheval tira son sabre : - Attention, mes gaillards... dit-il à demi-voix, l'Autre vous regarde. En avant... tendez le jarret, frappez du pied, faites nombre. Marrche !



Aussitôt, plus déchaîné qu'une meute, plus envolé, plus sonore et solide que les fanfares disparues du Corps tout entier, un ran plan plan terrible de tambour éclata ! - Et ces cent vingt-cinq hommes, débris des superbes trente-huit mille d'Elchingen, défilèrent sous les yeux froids de l'Empereur. Ran... ran... palaplan ! plan ! plan ! Chantait le mince tambour. Quatre par quatre, attentifs au pas, coude à coude, front haut, ces moitiés d'hommes traversèrent un coin de plaine, au bruit du roulement ! Champeaux, comme au Carrousel, marchait derrière le tapin. Cette parade mortelle, en pleine neige, au milieu de pires souffrances et devant l'armée stupéfaite, épouvanta le farouche Maréchal dont les genoux tremblèrent d'enthousiasme, à côté de Napoléon impassible. Beaux comme le martyr, ces cent vingt-cinq hommes ne portaient plus d'uniformes, et le tambour même n'était visiblement Tambour que par la rage de son tragique rataplan ! Pan ! Pan ! Hurlait-il, rataplan plaum ! plaum !... Allaient en tête, comme le